

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

UN RECOLLEUR DE TÊTES

Ce que je viens de voir et d'entendre bouleverse ma raison. Je n'ai pas rêvé pourtant. C'est bien en plein jour, au milieu de choses qui me sont familières, en présence d'une des sommités médicales du Nouveau Monde, que j'ai vu et touché le corps tiède d'un assassin décapité il y a deux ans !

Criez à l'imposture tant qu'il vous plaira. J'ai vu !—Epouvanté, mais sceptique encore, j'ai promené mes doigts sur le cou détaché, puis réuni au tronc, de cet homme qui a survécu à la mutilation suprême. Un bourrelet de chair blanche sur ce col brun, un sillon net et droit sur la nuque, une cicatrice parfaitement circulaire dessinent à n'en pas douter la trace du terrible couteau. Nulle autre blessure, du reste, n'aurait produit les désordres organiques que j'ai constatés *de visu*. La science ne peut-elle pas opérer ce prodige ? Le docteur Ceballos, enfin, n'est-il pas mon ami ? Et qui donc oserait élever une protestation ou même un doute lorsqu'il a dit : " J'affirme ! "

La clinique du grand spécialiste américain est située à Vaugirard, à deux pas des fortifications, entre la porte d'Issy et la station de Grenelle-Ceinture. Maison banale, sans style, avec un petit jardinet et son jet d'eau. Au rez-de-chaussée, le cabinet de consultation ; tout à côté, la salle d'expériences et le laboratoire. Cela est simple, sans prétentions, sans pose. Un vrai sanctuaire de chercheur. Il y a trois ans, M. Ceballos a quitté Lima, où son nom est vénéré, pour s'installer à Paris. On l'y connaît à peine. D'aucun le traitent de fou. Ennemi du bruit et de la réclame, il vit à peu près ignoré dans ce faubourg, travaillant comme Papin, comme Palissy, au bien-être d'une humanité qui passe, in-différente aujourd'hui, à ses côtés, et qui demain lui dressera des statues. C'est là que j'ai découvert ce modeste.—Puisse-t-il me pardonner d'avoir jeté son nom aux quatre coins du monde, et dévoilé le secret de ses étonnantes découvertes !

**

Hier matin, je reçois ce bout de billet :

Pablo, l'assassin dont je vous ai parlé tant de fois, vient d'arriver à Paris. Il est mort chez moi. Venez vite, et vous serez convaincu !

CEBALLOS.

Une heure après j'étais à Vaugirard.

—Eh bien ! votre décapité parlant ?

—Il ne parle plus, mais vous allez le voir ! A peine débarqué au Havre, une méningite se déclare ; je l'ai reçu mourant. La traversée, les ébranlements nerveux causés par le mal de mer, que sais-je ?... Enfin, il est là. Son témoignage verbal est inutile, l'autopsie que nous allons faire ensemble sera plus éloquente que le récit de son aventure. Mais, hâtez-vous donc !

Essoufflés, fiévreux, nous entrons dans la salle d'expériences. Sur la grande dalle de marbre noir, un homme est étendu, raide, la bouche ouverte. C'est Pablo, le parricide, décapité à Lima le 18 octobre 1877, mort à Paris—et bien mort—le 2 juin 1879. Petit, nerveux, tête brune et cheveux crépus, des anneaux d'or aux oreilles, un type d'Indien sang mêlé, barbe rare, dents longues, jaunes ; des yeux de var tour brillants encore, les vêtements d'un marin, tel est le personnage. La chemise, largement ouverte, découvre la poitrine et le cou, ce cou hâlé, mince, où le couperet du bourreau a imprimé le sillon blanchâtre que j'ai décrit.

A côté du corps, sont rangés des couteaux, une scie, divers scalpels, une sonde, des appareils à injections, tout ce qu'il faut pour une autopsie. Je n'ai pas peur, mais je me sens pâle ; que va-t-il se passer ?...

—Ce bonhomme-là, dit Ceballos en nouant son tablier à bavette, est le plus étrange sujet qui ait jamais passé par les mains d'un anatomiste. Je l'ai vu mort, sa tête à dix mètres du tronc, arrosant la

terre de ruisseaux de sang. J'ai tenu cette tête au bout de mon bras, pendant que le reste se tordait à mes pieds. Ensuite, j'ai revu le tout marcher, manger, rire et boire, comme le premier convalescent venu. Vous connaissez l'histoire ; mais puisque le phénomène est là, sous nos yeux, je vais vous la rappeler en quelques mots :

Au Pérou, nos chirurgiens pratiquent souvent la *greffe animale*. Vous n'ignorez pas cette merveilleuse application de la science physiologique, qui consiste à rejoindre deux parties brusquement séparées du corps animal, voire même du corps humain, et à leur rendre, après la soudure, la chaleur, la sensibilité, le mouvement, toutes les fonctions vitales. Celse et Galien rapportent à ce sujet des faits extraordinaires.—Tagliacozzi, au seizième siècle, recollait les nez et les oreilles tranchés par le bourreau ; Ambroise Paré, plus tard Dionis et Garengot reproduisirent avec succès les mêmes expériences : le docteur Balmour rapporte le cas d'un charpentier d'Edimbourg qui, après avoir eu l'index emporté d'un coup de hache, recouvra l'usage de ce membre recollé, mis en place et rapidement guéri.

Le bras tout entier d'un soldat, qui vit aujourd'hui dans le département des Vosges, a été ressoudé de la même manière, après la bataille d'Arton—vous lirez le fait dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Les exemples abondent. Et l'histoire de la chirurgie contemporaine est pleine de récits de doigts, de mentons, de dents, de nez, de paupières restaurés. Dans tous les cas, la continuité des vaisseaux, des nerfs eux-mêmes se rétablit pour ainsi dire sans effort. Il y a mieux ! La partie transplantée prend les caractères de celle dont elle tient la place ; la peau faisant office de lèvres devient muqueuse ; la muqueuse amenée au dehors devient peau ; un lambeau de périoste suffit pour reconstituer un os. On a pu même renouveler toute la voûte osseuse du palais ! L'inépuisable nature répare ainsi les pertes qu'elle a subies, et, molécule par molécule, refait à neuf l'organe indispensable à l'économie du sujet.

—Je sais tout cela, répondis-je.

**

D'essai en essai, reprit le docteur, et toujours enhardi par les cures les plus heureuses, je fus amené à cette conclusion que la tête d'un mammifère quelconque pourrait, après la décollation, reprendre sa place et revivre. C'était fou, absurde, je le sais bien. Tous les spécialistes, mes confrères, haussèrent les épaules. L'Académie de Lima me fit examiner comme aliéné. Je fus mis au ban de la médecine américaine. Un autre eût fait amende honorable et juré, comme Galilée, que la terre ne tournait pas. Vous me connaissez. Je tins bon. Un jour, dans la *Revista medico-quirurgica del Peru*, rédigée par mon vieil ami Ignacio de Oca, je publiai le court entrefilet que voici :

Le docteur Tomas Ceballos, praticien mayor (interne) de l'hôpital général de Lima, s'engage à recoller la tête du parricide Pablo, condamné aujourd'hui à la peine capitale par la haute cour criminelle de cette ville, et sous caution d'une somme de mille piastres fortes, déposée à la Banque péruvienne, promet de rendre la santé au supplicié, dans le délai maximum de trois mois.

Le docteur Ceballos opérera en présence de tous ses confrères, qu'il convoque dans la prison de Lima, le 18 octobre, jour de l'exécution, à sept heures et demie du matin.

Signé : Tomas CEBALLOS.

Le lendemain de la publication de cette foudroyante note, le président de la République fit placer à ma porte deux sentinelles armées, avec ordre de ne me laisser sortir qu'en plein jour et après m'avoir minutieusement fouillé. Evidemment, aux yeux de la police et de tous mes concitoyens, j'étais un fou, un fou dangereux, capable de mettre la capitale à feu et à sang.

Sans m'émouvoir, je déposai tranquillement à la banque de Lima les mille pesos dont je me fis délivrer un reçu en règle, je repris mes travaux et j'attendis le grand

jour de l'exécution, non sans douter moi-même de la réussite si prématurément escomptée.—L'Académie avait prononcé son arrêt. J'étais digne de la camisole de force. Vous allez voir lequel de nous deux avait raison.

UN ACADEMICIEN (d'Étampes.)

(A suivre.)

UNE VISITE

D'UN RÉDACTEUR DU "FIGARO" AU SUPÉRIEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES A PARIS, LE FRÈRE IRLIDE.

La tête du Frère Irlide pourrait tenter Bonnat. Elle est belle dans l'acception que Diderot donnait à ce mot. Le front est immense, droit, carré, presque sans rides, étant donné l'âge du Frère—soixante-cinq ans. Sous d'épais sourcils brillent deux petits yeux noirs qui font penser aux yeux de Léon XIII et seraient ceux d'un Voltaire chrétien. Le nez est fort, énergique ; la bouche épaisse, affectueuse ; le menton rond. Malgré ses treize lustres, le Frère a tous ses cheveux. Seulement, ils ont blanchi. On ne peut pas tout avoir. Très-longs, ils ondulent sur le cou et ajoutent encore à la douceur d'expression de ce visage de travailleur, qui n'a pas travaillé en vain ! Le ton du visage rappelle l'Erasmus d'Holbein. Ajoutons, pour ne pas être accusé de flatterie, que le Frère est petit et qu'il porte des lunettes.

Du fauteuil commun placé devant le bureau où dix boutons électriques conviennent à son gré les chefs de service, il dirige dans le monde entier, Californie comprise, 1268 établissements, 11,888 frères, 4,761 profès, etc., etc. Près de quatre cent mille enfants sont élevés par les disciples du vénérable de la Salle. Depuis deux siècles, les Frères ont rendu sur tout le globe, avec un dévouement sans relâche, des millions de services. Récompense : En 1876, on diminue leur traitement ; on supprime leurs allocations. Le traitement des Frères est réduit au minimum légal, c'est-à-dire à 700 fr., tandis qu'on réduisait à 600 francs celui des Sœurs dont nous n'avons pas à parler ici.

Bref, le Conseil municipal gagne annuellement sur les Frères 96,300 francs et sur les Sœurs cent et quelques mille francs.

Est-ce tout ? Sous Louis XVIII, la maison-mère de la rue Oudinot, qui contient près de cinq cents personnes, direction, administration supérieure et noviciat, recevait annuellement de l'Etat 12,500 frs., et des princes 17,000 frs., à peu près. Sous l'empire, elle ne recevait que de l'Etat 10,000 frs. Aujourd'hui, elle ne reçoit plus rien.

Comment, rien ? Mais alors les autres maisons payent un impôt à la maison-mère ? Nullement : chaque établissement à son autonomie propre, son économe particulier, ses ressources à lui. Le Frère Irlide se nourrit et nourrit son administration et ses 450 novices avec... avec ces ressources incertaines et variables que la Providence lui donne par vos mains.

Et cela est de l'histoire. Cela est un fait qu'il est loisible à chacun de vous de contrôler.

—Bah ! nous disait le Frère Irlide, avec une modestie charmante qui respire dans tous ses propos, la vie d'un supérieur général ne coûte pas plus cher que celle de son portier.

Mais ce modeste est Béarnais. Ce sexagénaire est plein de feu ! Il se redressa soudain :

—Écoutez, nous dit-il. Je lisais tout à l'heure encore à mes assistants le vœu du vénérable de la Salle, vœu que j'ai fait, vœu que nous avons tous fait. " Nous nous sommes engagés comme lui à tenir ensemble et par association des écoles gratuites en quelque lieu que ce fût, quand même nous serions obligés, pour le faire, de demander l'aumône ET DE VIVRE DE PAIN SEULEMENT.

" Ce vœu, nous le tiendrons, coûte que coûte. Depuis près de deux cents ans, nous nous le transmettons de novice en

novice. Nous n'y faillirons pas... et je tendrai la main."

Nous la regardâmes, cette main. Elle est belle, petite, mince, nerveuse, aux nœuds philosophiques, dirait Desbarrolles, au pouce *voltairien*, c'est-à-dire fort, gros, énergique. Ah ! M. Jules Ferry aura beau croire avoir le dernier. Il ne l'aura jamais !

Quelle armée peut valoir celle dont dispose le Frère Irlide ! Songez que, s'il voit l'un de ses soldats tenir trop à son chapelet, présent d'une mère reconnaissante, il n'a qu'à lui dire : " Mon Frère, changez donc de chapelet avec votre voisin." C'est déjà fait.

Mais il y a une routine. Il faut, bon gré mal gré, que nous finissions par une anecdote. Nous en demandons une au Frère Irlide.

—Non, nous dit-il, ne parlez pas de moi. Le frère Judore va en raconter une que vous ferez bien de reproduire, car elle montre l'une des premières lois de notre système d'éducation. Nous enseignons LE RESPECT, même envers ceux qui nous maltraitent.

Et c'est le Frère assistant Judore qui va finir cet article.

—En 1855, dit-il, j'étais chargé de fonder des Ecoles à Alger. Le maréchal Pélassier me fit appeler avec le directeur de ma première Ecole : " Mon Frère, s'écria-t-il à ma vue, cela ne peut pas durer comme cela. Vous allez me renvoyer cet homme-là tout de suite."—Grand Dieu, qu'a-t-il donc fait ?—" J'ai été depuis six mois plus de képis que dans toute ma vie militaire." Et le maréchal se jette au cou du directeur en lui disant : " Vous êtes un brave homme tout de même. Tous vos petits Arabes me saluent. Leurs parents sont forcés de faire comme eux. Je suis devenu populaire. Je dirai cela à l'empereur ! " G.

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Épargne. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouter à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal.

Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M. M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRÉAL en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.

NARCISSE BEAUDRY, Édouard E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.